et qui tiennent souvent dans leurs mains la destinée des autres. D'ailleurs une sensation inexplicable m'attirait vers cet homme, comme si ma destinée devait être fixée par lui;—en cela i'étais dans l'erreur.

Siég. Et vous pourriez bien y être encore,

GAB. Je le suivis, je sollicitai son attention, — je l'obtins, — mais non son amitié; — son dessein était de quitter la ville secrètement; — nous partîmes ensemble, — et ensemble nous arrivâmes dans la bourgade obscure où Werner était caché, et où nous sauvâmes les jours de Stralenheim. Maintenant nous voici arrivés à la catastrophe: osez-vous en entendre davantage?

Siég, Je le dois, - ou j'en ai trop entendu.

GAB. Je reconnus en vous un homme au-dessus de sa position, et si je ne devinai pas dès lors le rang où je vous trouve aujourd'hui, c'est que j'avais rarement vu, dans les rangs les plus élevés, des hommes ayant l'âme aussi grande que vous. Vous étiez pauvre; vous aviez tout de la misère, sauf ses haillons: j'offris de partager avec vous ma bourse, quelque légère qu'elle fût; vous refusâtes.

Sigc. Mon refus m'a-t-il rendu votre obligé, que vous veniez ainsi me le rappeler?

GAB. Cependant, vous m'avez une obligation, quoique d'une autre nature; et moi je vous dus, au moins en apparence, ma sûreté, quand les esclaves de Stralenheim me poursuivaient, en m'accusant de l'avoir volé.

Siéc. Je vous ai abrité; et c'est vous, vipère réchauffée dans mon sein, qui venez m'accuser, moi et les miens?

GAB. Je n'accuse personne, —si ce n'est pour me défendre. Vous, comte, vous vous êtes constitué accusateur et juge : votre palais est ma cour; votre cœur, mon tribunal. Soyez juste, et je serai indulgent.

Sieg. Vous indulgent! vous! lâche calomniateur!

GAB. Moi! du moins il dépendra de moi de l'être. Vous me fîtes cacher — dans un passage secret, connu de vous seul, me dites-vous. Au milieu de la nuit, ennuyé de veiller dans les ténèbres, et incertain si je pourrais retrouver ma route, je vis de loin une lumière scintiller à travers les fentes: je m'en approchai, et je parvins à une porte, — une porte secrète qui donnait dans une chambre; là, ayant, d'une main prudente et circonspecte, pratiqué une faible ouverture, je regardai, et vis un lit ensanglanté, et sur ce lit Stralenheim!

Siég. Endormi! et tu l'as assassiné, - misérable!

GAB. Il était déjà tué, et saignant comme une victime. Tout mon sang se glaça.

Siég. Mais il était seul! Tu ne vis personne, tu ne vis pas le... (Son émotion l'oblige à s'arrêter.)

GAB. Non, non, celui que vous n'osez pas nommer, et que j'ose à peine me rappeler, n'était pas en ce moment dans la chambre.

Siéc. (à Ulric). Alors, mon fils, tu es innocent encore.— Un jour, je m'en souviens, tu me suppliais de déclarer que j'étais innocent; à présent je t'en dis autant!

GAB. Patience! je ne reculerais pas maintenant, quand mes paroles devraient ébranler ces murs menaçants qui s'élèvent au-dessus de nous. Vous vous rappelez, — sinon vous, du moins votre fils, — que les serrures avaient été changées, sous son inspection spéciale, dans la matinée de ce même jour; comment il était entré, c'est à lui de le dire; — mais dans une antichambre dont la porte était entr'ouverte, je vis un homme qui lavait ses mains sanglantes, et tournait un regard farouche et inquiet vers le corps de la victime. — Mais ce corps ne remuait plus.

Siég. Oh! Dieu des pères!

GAB. Je vis son visage comme je vois le vôtre: — mais ce n'était pas le vôtre, quoiqu'il vous ressemblât; — reconnais-sez-le dans celui du comte Ulric, tel que je le vois maintenant, quoique son expression ne fût pas alors ce qu'elle est à présent; — mais il l'avait encore tout à l'heure au moment où je l'ai accusé de ce crime.

Siég. C'est vrai!

GAB. (Vinterrompant). Écoutez-moi jusqu'au bout; vous le devez maintenant. — Je me crus trahi par vous et par lui (car je découvris alors qu'il existait un lien entre vous); je crus que

vous ne m'aviez accordé ce prétendu resuge que pour faire de moi la victime de votre forsait; et ma première pensée sut la vengeance. J'avais laissé mon épée, et, quoique je susse armé d'un poignard, je ne pouvais lutter contre lui d'adresse ou de force, comme j'en avais sait l'épreuve dans la même matinée. Je rebroussai chemin, et m'ensuis dans les ténèbres; le hasard me sit gagner la porte secrète de la salle, puis la chambre où vous étiez endormi. Si je vous avais trouvé éveillé, Dieu seul peut dire à quels actes la vengeance et le soupçon m'eussent porté contre vous; mais jamais le crime ne dormit comme dormait Werner cette nuit-là.

Siéc. Et cependant j'eus d'horribles rêves, et mon sommeil fut si court que je m'éveillai avant que les étoiles eussent disparu. Pourquoi m'as-tu épargné? — Je rêvais de mon père, — mon rêve s'est vérifié.

GAB. Ce n'est pas ma faute si j'en ai révélé le mystère. — Eh bien donc, je m'enfuis et me cachai; — le hasard, après un si long intervalle, m'a enfin amené ici, et m'a fait voir Werner dans le comte Siégendorf; Werner, que j'avais cherché vainement sous le chaume, habitait le palais d'un souverain! Vous avez voulu me voir, vous m'avez vu. — Maintenant — vous connaissez mon secret, et vous pouvez en peser la valeur.

Sieg. (après un moment de silence.) Vraiment!

GAB. Est-ce la vengeance ou la justice qui vous plonge dans cette rêverie?

Siéc. Ni l'une ni l'autre. Je pesais la valeur de votre secret.

Gab. Je vais vous la faire connaître en peu de mots. —
Quand vous étiez pauvre, et moi, quoique pauvre, assez riche
pour secourir une pauvreté qui pouvait porter envie à la
mienne, je vous offris ma bourse, — vous refusates de la partager: — je serai plus franc avec vous; vous êtes riche, noble,
en crédit auprès de l'empereur: vous me comprenez?

Siég. Oui.

GAB. Pas tout à fait: vous me croyez vénal et ne pouvez me croire sincère; il n'en est pas moins vrai que ma destinée m'a rendu l'un et l'autre Vous m'aiderez: je vous aurais aidé; et d'ailleurs, j'ai souffert dans ma réputation pour sauver la vôtre et celle de votre fils. Pesez murement ce que le vous ai dit.

Sig. Osez-vous attendre le résultat d'une délibération de quelques minutes?

GAB. (jette un regard sur Ulric, appuyé contre un pilier). Et dans le cas où j'y consentirais?...

Sieg. Je réponds de votre vie sur la mienne. Entrez dans cette tour. (Il ouvre une porte basse.)

GAB. (hésitant). Voilà le second asile sûr que vous m'offrez. Siég. Le premier ne l'était-il pas ?

GAB. Je n'en sais trop rien, même aujourd'hui; — mais j'essaierai du second. J'ai d'ailleurs une autre garantie. — Je ne suis pas venu seul à Prague; et, dans le cas où l'on m'enverrait dormir avec Stralenheim, il est des langues qui parleront pour moi. Que votre décision soit prompte!

Sig. Elle le sera. — Ma parole est sacrée et irrévocable dans l'enceinte de ce château; mais elle ne s'étend pas plus loin.

GAB. Je la prends pour ce qu'elle vaut.

Sieg. (montrant le sabre d'Ulric, qui est resté par terre). Prenez aussi cette arme, — je vous ai vu la regarder avidement, et lui, avec mésiance.

GAB. (ramassant le sabre). Je le veux bien; j'aurai les moyens de vendre cher ma vie.

(Gabor entre dans la tour, dont Siégendorf ferme la porte sur lui.)

Siég. (s'avance vers Ulric). Maintenant, comte Ulric, car je n'ose plus t'appeler mon fils, que dis-tu?

ULR. Ce qu'il a dit est la vérité.

Siég. La vérilé, monstre!

ULR. La vérité, mon père! et vous avez bien fait d'écou ter son récit: pour parer à un danger, il faut le connaître. Il faut faire taire cet homme.

Siég. Oui, avec la moitié de mes domaines; et plût au ciel qu'avec l'autre moitié nous pussions effacer ce forfait!

ULR. Ce n'est point le moment de dissimuler ou de se payer de paroles. J'ai dit que son récit est conforme à la vérilé, et j'ajoute de nouveau qu'il faut le faire taire. Sig. Comment?

Ulr. Comme on a fait taire Stralenheim. Étes-vous assez simple pour ne vous être aperçu de rien jusqu'ici? Quand nous nous sommes rencontrés dans le jardin, à moins d'avoir pris l'assassin sur le fait, comment aurais-je pu connaître la mort du baron Stralenheim? Si j'avais effectivement donné l'alarme aux gens de la maison du prince, est-ce à moi, est-ce à un étranger qu'on eût confié le soin d'avertir la police? Si notre départ n'avait précédé de plusieurs heures la découverte du crime, aurions-nous pu nous arrêter en route? Et vous, Werner, vous l'objet de la haine et des craintes du baron, auriez-vous pu fuir? Je vous cherchai et je vous sondai, doutant s'il y avait en vous dissimulation ou faiblesse: je reconnus que vous n'étiez que faible, ét pourtant je vous ai trouvé tant d'assurance que je doutais parfois de votre faiblesse.

Siéc. Parricide! non moins qu'assassin vulgaire! quel est l'acte de ma vie, quelle est celle de mes pensées qui ont pu te faire supposer que j'étais propre à devenir ton complice?

ULR. Mon père, n'évoquez pas la discorde entre nous. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est de l'union et de l'action, et non des querelles intestines. Pendant que vous étiez à la torture, pouvais-je être calme? Pensez-vous que j'aie entendu le récit de cet homme sans quelque émotion?—Vous m'avez appris à sentir pour vous et pour moi; quelle autre sympathie avez-vous jamais mise dans mon cœur?

Siég. O malédiction de mon père! tu agis maintenant.

ULR. Qu'elle agisse! le tombeau la contiendra! Des cendres sont de faibles ennemis; il est plus facile de leur résister que de contreminer une taupe qui se fraie sous vos pas une route aveugle, mais vivante. Cependant, écoutez-moi encore! — Si vous me condamnez, rappelez-vous celui qui me conjurait jadis de l'écouter. Qui m'a enseigné qu'il y avait des crimes que l'occasion rendait excusables, que la passion constituait notre nature, que la faveur du ciel s'attachait aux biens de la fortune? qui m'a fait voir son humanité placée sous l'unique sauvegarde de sa sensibilité

nerveuse? qui m'a privé de tout moyen de revendiquer mon rang et mes droits à la face du jour, par une action déshonorante qui imprimait sur mon front le stigmate de la bâtardise, et sur le vôtre celui de l'infamie? L'homme tout à la fois violent et faible, invite à faire ce qu'il désire faire sans l'oser. Est-il étrange que j'aie fait ce que vous avez pensé? Pour nous, la question du bien et du mal est nulle; maintenant c'est aux effets et non aux causes que nous devons songer. Par un mouvement instinctif, j'avais sauvé la vie de Stralenheim sans le connaître, comme j'aurais sauvé celle d'un paysan ou d'un chien; quand je l'ai connu, je l'ai tué, non par vengeance, mais parce qu'il était notre ennemi : c'était un rocher placé sur notre passage, et je l'ai brisé comme eût fait la foudre, parce qu'il s'interposait entre nous et notre destination véritable. Comme étranger, je l'ai sauvé, et il me devait la vie; au jour de l'échéance, j'ai repris ce qui m'était dû. Lui, vous et moi, nous étions au bord d'un gouffre, et j'y ai précipité notre ennemi. Vous avez le premier allumé la torche, vous m'avez montré le chemin, montrez-moi maintenant celui de notre sûreté, ou laissez-moi m'occuper de ce soin.

Siec. J'ai fini avec la vie!

ULR. Ayons fini avec ce qui ronge la vie, — avec ces discordes intérieures, ces vaines récriminations sur des choses consommées sans relour. Nous n'avons plus rien à apprendre ou à cacher; je n'éprouve aucune crainte, et j'ai, dans cette enceinte, des hommes que vous ne connaissez pas, et qui sont prêts à tout oser. Vous êtes en crédit auprès du gouvernement; ce qui se passera ici n'excitera que faiblement sa curiosité; gardez votre secret, contenez-vous, ne bougez pas, ne parlez pas; — abandonnez-moi le reste; il ne faut pas qu'il y ait entre nous l'indiscrétion d'un tiers. (Ulric sort.)

Siég. (seul). Veillé-je? Est-ce ici le château de mes pères? Est-ce bien là mon fils? Mon fils! le mien! Moi qui abhorrai toujours le mystère et le sang, me voici plongé dans un enfer de sang et de mystères! Il faut me hâter, ou le

ULRIC entre avec une troupe de gens armés, le sabre nu.

ULR. Dépêchez-le! - il est ici!

Lub. Le comte, Monseigneur!

ULB. (reconnaissant Siègendorf). Vous ici! mon père! Siég. Oui; s'il te faut une autre victime, frappe!

ULR. (s'apercevant qu'il n'a plus ses joyaux). Où est le scélérat qui vous a dépouillé? Vassaux! hâtez-vous d'aller à sa recherche! Vous voyez que je disais vrai; — le misérable a dépouillé mon père de joyaux capables de former l'apanage d'un prince! Partez! je vous suis à l'instant! (Tous sortent, à l'exception de Siégendorf et d'Ulric.) Que signifie cela? où est le scélérat?

Siéc. Il y en a deux; lequel cherches-tu?

ULR. Ne parlons plus de cela! il faut que nous le trouvions. Vous ne l'avez pas laissé échapper?

Siég. Il est parti.

ULR. Par votre assistance?

Siég. Je lui ai donné toute mon aide.

ULR. Adieu donc. (Ulric va pour s'éloigner.)

Sieg. Arrête, je te l'ordonne! — je t'en supplie! O Ulric! veux-tu donc me quitter?

ULR. Eh quoi! je resterais pour me voir dénoncer, — arrêter, charger de chaînes, et tout cela à cause de votre incorrigible faiblesse, de votre demi-humanité, de vos remords égoïstes, de votre pitié indécise qui sacrifie toute votre race pour sauver un misérable et l'enrichir par notre ruine! Non, Comte; à dater d'aujourd'hui vous n'avez plus de fils!

Siéc. Je n'en ai jamais eu; et plût au ciel que tu n'en eusses jamais porté le vain nom! Où iras-tu? je ne voudrais pas te voir partir dénué de toute protection.

ULR. Laissez-moi ce souci. Je ne suis pas seul; je ne suis pas seulement le vain néritier de vos domaines; mille, que dis-je? dix mille glaives, dix mille cœurs, sont à ma disposition.

Siéc. Les brigands de la forê!! au milieu desquels le Hongrois te vit pour la première fois à Francfort!

ULR. Qui, - des hommes! - qui méritent ce nom! Que

sang va couler encore, — celui du Hongrois! — Ulric, — il paraît qu'il a des partisans; j'aurais dû m'en douter. Oh! l'insensé que je suis! Les loups rôdent par bandes! Il a, comme moi, la clef de la porte opposée de la tour. C'est maintenant qu'il faut agir, si je ne veux être le père de nouveaux crimes, non moins que du criminel! Holà! Gabor! Gabor! (Il entre dans la tour, dont il ferme la porte après lui.)

SCÈNE II.

L'intérieur de la tour.

GABOR et SIEGENDORF.

GAB. Qui m'appelle?

Sieg C'est moi,—Siégendorf! Prends ceci et fuis! ne perds pas un moment! (Il détache de sa poitrine une étoile de diamant et d'autres joyaux, qu'il jette dans la main de Gabor.)

GAB. Que ferai-je de cela?

Sieg. Ce que tu voudras; vends-les ou garde-les, et prospère; mais fuis sans retard, ou tu es perdu!

Gab. Vous vous êtes engagé sur l'honneur à veiller à ma sûreté.

Siéc. J'exécute en ce moment ma promesse. Fuis; je ne suis pas le maître, à ce qu'il paraît, de mon château, — de mes gens, — ni même de ces murs, — ou je leur ordonnerais de crouler sur moi! Fuis, ou tu seras égorgé par...

GAB. Est-il vrai? adieu donc! Toutefois, Comte, rappelezvous que c'est vous qui avez cherché cette fatale entrevue.

Siéc. Je le sais; qu'elle ne devienne pas plus fatale encore! Pars!

GAB. Faut-il prendre le chemin par lequel je suis entré? Siéc. Oui, il est sûr encore; mais ne t'arrête pas à Prague; — tu ne sais pas à qui tu as affaire.

GAB. Je le sais trop bien, — et je le savais avant vous, malheureux père! Adieu. (Gabor sort.)

Siéc. (seul et prétant l'oreille). Il a franchi l'escalier! Ah! j'entends la porte se refermer sur lui! Il est sauvé! sauvé! — Ombre de mon père! — Je ne me soutiens plus.

(Il s'appuie sur un banc de pierre contre le mur de la tour.)